

Les meilleures expositions à Paris en juin 2023

Une rétrospective Elliott Erwitt au Musée Maillol, Norman Foster au Centre Pompidou, Degas en noir et blanc à la BNF Richelieu... Notre sélection d'expositions à ne pas rater à Paris, mise à jour chaque semaine.



Berkeley, Californie, 1956, par Elliott Erwitt Elliott Erwitt/Magnum Photos

Art

Degas en noir et blanc

Bonne idée d'aller revoir l'oeuvre de Degas sous les seules nuances du noir et blanc ! La Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, réunit plus de cent soixante oeuvres issues de son immense collection, assorties de quelques autres usuellement prêtées par le musée d'Orsay, le musée Picasso, l'Institut national d'histoire de l'art et le Metropolitan Museum of Art. Le fil chronologique de l'exposition vient rappeler la passion de l'artiste impressionniste pour l'estampe en particulier l'eau-forte à partir de 1850, tout comme le monotype et la lithographie, dans laquelle il saisit, par des cadrages inhabituels, les mondaines et demi-mondaines à l'opéra, les scènes d'intérieurs bourgeois et la lassitude des corps au bordel. Dessins et photographies technique loin d'être abordée en dilettante et qu'il pratiquera à partir de 1895 viennent en outre nourrir ce propos sur le clair-obscur, le velouté et l'« *atmosphère de lampes* ». On y revient.



À partir du 31 mai, 10h-18h (sf lun.), 10h-20h (mar.), Bibliothèque nationale de France Richelieu, galerie Mansart, 5, rue Vivienne, 2e, 01 53 79 59 59. (8-10 €).

Donation Zao Wou-Ki

La générosité a du bon. Surtout si chacun peut en jouir. Exemple parfait, le musée d'Art moderne de Paris présente en ce moment, dans ses collections (en accès libre, rappelons-le), une épatante exposition d'un ensemble d'oeuvres de Zao Wou-Ki (1920-2013). Celles-ci proviennent de deux donations faites au musée par Françoise Marquet-Zao, épouse du peintre. Une bonne occasion de découvrir cet artiste né en 1920 à Pékin, installé à Paris à partir de 1948 et dont l'oeuvre, au contact d'Henri Michaux et avec la complicité de Pierre Soulages et de Giacometti, se détache de la figuration, va vers le geste, invente une écriture en noir et blanc et se gorge, peu à peu, de couleurs suaves et pleines. D'un Nu sous l'arbre de 1949, fort matisien, à la toile *Hommage à Jean* (2006), bleue comme l'azur, on fait un bout de chemin avec le pèlerin de l'abstraction lyrique.

r Jusqu'au 1er déc., 10h-18h (sf lun.), musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, 16e, 01 53 67 40 00. Entrée libre.

Georges Noël Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

Notre temps se préoccupe de la relecture de l'art d'après-guerre. D'un art abstrait que l'on a dit lyrique ou encore informel. Alors que Karsten Greve dévoile une importante rétrospective des dessins et peintures de l'artiste Wols, la galerie Christophe Gaillard, à deux pas, accroche une large sélection de peintures de Georges Noël, illustrant le célèbre vers de Mallarmé. Né le 25 décembre 1924 à Béziers et mort en 2010, ce dernier fut l'un des artistes les plus reconnus des années 1950, avec ses tableaux blancs gravés de lignes de graffiti et d'écriture rupestre. Ses amitiés avec Jean Dubuffet ou le photographe Brassai, ainsi que son regard tourné vers les compositions de Klee, ressourcent son style. Mais son départ en 1968 pour les États-Unis et ses expositions à la prestigieuse Pace Gallery entraînent paradoxalement un profond oubli de l'artiste en France, malgré son retour au pays en 1983. On le retrouve ici dans ce choix de peintures bleues comme la nuit et blanches comme le jour. Bonne nouvelle.

r Jusqu'au 17 juin, 10h30-12h30, 14h-19h (sf dim., lun.), 12h-19h (sam.), galerie Christophe Gaillard, 5, rue Chapon, 3e, 01 42 78 49 16. Entrée libre.

Germaine Richier

Il en aura fallu du temps au Centre Pompidou pour rendre enfin hommage à la sculptrice française Germaine Richier (1902-1959). Alors qu'elle était célèbre de son vivant, son oeuvre est aujourd'hui peu connue du grand public. La faute à quoi ? À une vie brève, puisque l'artiste meurt, à Montpellier, à l'âge de 57 ans. À une succession compliquée, qui a empêché, pendant de longues années, tout projet d'exposition d'envergure. Cette rétrospective, qui comprend près de deux cents sculptures, permet de remettre en lumière cette grande sculptrice dont l'expression, essentiellement figurative, fait le lien entre l'oeuvre de Rodin et celle de Giacometti. De son *Araignée*(1946) au très étrange *Berger des Landes* (1951), au corps filiforme, en passant par une sculpture d'homme massif et sans visage, *L'Orage* (1948), une statuaire d'après-guerre blessée, écorchée, hybridée...

r Jusqu'au 12 juin, 11h-21h (sf mar.), 11h-23h (jeu.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4e, 01 44 78 12 33. (14-17 €).

Giacometti/Warren ASensitiv

Fesses largement rebondies, seins altiers, petits bras raccourcis et gros mollets, la célèbre artiste britannique Rebecca Warren, 58 ans, a introduit un sacré esprit cartoonnesque dans la sculpture contemporaine. Comme si ses femmes dégingandées prenaient leur source aux rondeurs de la statuaire d'un Henry Moore et à l'espièglerie d'un Robert Crumb. C'est donc une rencontre un rien improbable, et pourtant évidente, que propose la Fondation Giacometti avec ce dialogue entre deux oeuvres. Giacometti procédait par modelage rapide, reprises et destructions jusqu'à trouver l'équilibre d'une forme ; Warren, elle, modèle lentement ses figures, va de l'argile repoussée au bronze peint, varie de la figure maousse au petit personnage contraint. Ici, figures spirituelles d'Alberto et chaos organique de Rebecca cohabitent. Le dialogue, d'une sculpture à l'autre ou d'Annette assise à quelques collages de papier, opère par contraste et connivence. C'est fort réussi.

s Jusqu'au 2 juil., 10h-18h (sf lun.), Institut Giacometti, 5, rue Victor-Schoelcher, 14e, fondation-giacometti.fr. (3-8,50 €).

Guy-Ernest Debord & Gil Joseph Wolman L'un n'exclut pas l'autre

Arpenter le temps passé, voilà l'une des marottes de la galerie Loeve and Co, fondée par le galeriste Hervé Loevenbruck et le critique Stéphane Corréard. Dans leur galerie du Marais, on retrouve une exposition qui mêle documents et tracts, collages et oeuvres d'art pour raconter l'amitié puis la brouille tenace et les destins singuliers de deux personnalités : Guy-Ernest Debord (1931-1994) et Gil Joseph Wolman (1929-1995). Aux côtés d'autres poètes, ces deux complices fondèrent en 1952 l'Internationale lettriste, groupe qui mêla poésie, cinéma expérimental et art d'avant-garde. Dans les années 1960, alors que Debord signe son plus fameux pamphlet *La Société du spectacle* (1967), Wolman invente une technique de collage de mots et d'images, transférées directement sur la toile ou sur le papier à l'aide d'un ruban adhésif. Des détournements qui méritent le détour.

q Jusqu'au 17 juin, 11h-19h (sf dim., lun.), Loeve&co Marais, 16, rue de Montmorency, 3e, 01 42 78 88 02. Entrée libre.

Katherine Bradford Les Saltimbanques

Adulée des collectionneurs, qui cassent leur tirelire pour acquérir ses toiles à des prix stratosphériques, Katherine Bradford (81 ans) est pourtant relativement méconnue en France. La galerie Campoli Presti, installée dans le Marais sur deux lieux contigus (une petite galerie et un vaste appartement blanc en étage), montre la quatrième exposition de l'artiste installée à New York, autodidacte et peintre à partir des années 80. Son style figuratif, que l'on pourrait presque dire naïf, aux effets de couleurs pleines, la rapproche d'un Alex Katz (95 ans) ou d'une Miriam Cahn (73 ans), sans la dramaturgie d'une révolte. Bradford, elle, va plutôt du côté de l'hédonisme contemplatif avec, pour ses tableaux les plus connus, des nageurs colorés au bord d'une piscine à l'eau bleu nuit. Ou, comme ici, dans ses nouvelles toiles, comportant des scènes de cirque avec acrobates, funambules et jongleurs liés par la franche couleur.

q Jusqu'au 17 juin, 10h-18h (sf dim., lun.), Campoli Presti, 6, rue de Braque, 3e, 01 40 29 08 92. Entrée libre.

Moffat Takadiwa Zero zero

C'est fou ce que l'on peut faire avec des détrit. Devant les montagnes de déchets en plastique qui se dressent à l'orée des villes de son pays, l'artiste zimbabwéen Moffat Takadiwa, qui vit dans la capitale, Harare, a organisé la riposte. Il collecte avec un groupe de récupérateurs, jeunes artistes et créateurs locaux, une matière plus indestructible que l'or : des touches d'ordinateurs, des brosses à dents, des tubes de dentifrice, des capsules de bouteilles, des fils... Ce butin est ensuite minutieusement trié par formes et par couleurs. À la manière d'un mosaïste postindustriel, Takadiwa crée, à partir de ces tesselles, de grandes tapisseries aux jeux de couleurs francs, comme on le verra à la galerie Semiose. Son art, dialectique de la culture numérique et du désastre écologique, affiche un rare chatolement, comme des tableaux de Klimt ou des vanneries textiles. Une élégance visuelle.

Jusqu'au 17 juin, 11h-19h (sf dim., lun.), Semiose galerie-éditions, 44, rue Quincampoix, 4e, 09 79 26 16 38. Entrée libre.

Nina Childress Unisexe

Foot ou art, tout est une histoire de mercato. Nina Childress, longtemps exposée à Paris par le galeriste Bernard Jordan, rejoint la fine équipe d'Art Concept dans le Marais. On la retrouvera donc aux côtés d'artistes tels que Jean-Luc Blanc, Vidya Gastaldon ou encore Caroline Achaintre. Pour le reste, rien ne change ou si peu, puisqu'on savoure ici les mêmes emballantes peintures déjantées de celle qui est née en 1961 à Pasadena, d'un père américain et d'une mère française. Des portraits de batteurs d'obscurs groupes de rock des années 1970, cheveux longs en bataille et larme à l'oeil. Des portraits d'idoles d'une pop culture vintage où se mêlent la flegmatique touche impromptue, la couleur acide et la virtuosité d'un réalisme revisité. Tout le style de Nina Childress, qui clame que bon et mauvais goût sont égaux, créant un sentiment de nostalgie dans un étrange temps présent.

Jusqu'au 22 juil., 10h-18h (sf dim., lun.), 11h-19h (sam.), Art : Concept, 4, passage Saint-Avoye, 3e, 01 53 60 90 30. Entrée libre.

Pierre Tal Coat

Fumer n'est pas très bon pour la santé, mais excellent pour la peinture. Dans son atelier de Dormont, dans l'Eure, où il s'est installé en 1961, l'artiste Pierre Tal Coat farfouille dans son stock et choisit une belle boîte à cigares en bois. Il y dépose en alternance des couches de peinture grise puis bleue, en strates rugueuses, épaisses. On dirait l'écorce d'un arbre, le relief d'une roche. Ce tout petit tableau, magnifique, fait partie de la large rétrospective que la galerie Berthet-Aittouarès consacre à Tal Coat, né Pierre Jacob, en 1905 dans le Finistère, et mort en 1985. L'exposition vient rappeler comment l'artiste passe d'une peinture figurative, et en écho à la guerre (Massacre, 1936-1937), pour aller peu à peu vers une peinture allusive, suggérant quelques branches d'arbres, au rythme coloré, l'essence de la nature (Le Rocher vert, 1960), puis vers ses fameux tableaux peints sur planche de bois, de format réduit, à la texture grumeleuse comme une peau d'orange. Œuvres ultimes d'un immense peintre.

Jusqu'au 8 juil., 11h-13h, 14h30-19h (sf dim., lun.), galerie Berthet-Aittouarès, 14-29, rue de Seine, 6e, 01 43 26 53 09. Entrée libre.

Wols

Rares dessins et peintures de Giorgio Morandi, présentation des céramiques peu connues de Lucio Fontana ou ensemble des dernières peintures noires de Pierre Soulages : la galerie Karsten Greve a souvent monté, par le passé, des expositions quasi muséales. Elle crée l'événement, cette fois-ci, avec une rétrospective consacrée à l'artiste allemand Wols (Berlin, 1913-Paris, 1951). Excellent musicien, photographe, peintre, dessinateur, graveur et poète, Wols, qui rencontra Paul Klee à Berlin en 1932, fut proche des artistes surréalistes comme Yves Tanguy ou André Masson à Paris et s'engagea, à partir de 1945, vers une peinture organique, aux traits foisonnants, à la forme aqueuse, faite de taches et de dilutions. Entre abstraction et figuration, on dit qu'il inventa un art informel, écho d'une vie tragique : interné en tant que « *sujet ennemi* » au camp des Milles, il vécut entre exil, pauvreté et alcool, et mourut à 38 ans.

s Jusqu'au 5 août, 10h-19h (sf dim., lun.), galerie Karsten Greve, 5, rue Debelleye, 3e, 01 42 77 19 37. Entrée libre.

Photo

Alain Adler La photographie de cinéma sur un plateau

Alain Adler (1923-1997) est né en Hongrie, sa famille émigre à Paris dans les années 30. Il a 19 ans quand il entre dans la résistance en 1942. À la Libération, il devient journaliste et, pour illustrer ses articles, il attrape un appareil photo. Envoyé en reportage sur les plateaux de cinéma, il ne les quittera plus, de 1954 à 1964. Période faste pour le septième art. Puis Adler arrête la photographie. Ses 12 000 négatifs de cinéma ont été redécouverts, par hasard, par son neveu Guillaume Adler, puis confiés à Roger-Viollet. Ses superbes images en format carré occupent amplement les murs, on se balade au milieu des comédiens et dans les coulisses des tournages. De La Traversée de Paris à Cléo de 5 à 7 en passant par À bout de souffle, on s'y croirait ! Une belle découverte.

r Jusqu'au 24 juin, 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Roger-Viollet, 6, rue de Seine, 6e, 01 55 42 89 09. Entrée libre.

Arthur Elgort

Arthur Elgort accompagna le couturier Azzedine Alaïa (1935-2017) à partir du début des années 80. Ensemble, ils sortaient de l'atelier pour aller dans la rue, à la rencontre des passants ordinaires, au milieu desquels se glissaient les mannequins. Mais ce ne sont pas ces étonnants clichés qui nous sont principalement donnés à voir ici, plutôt des photos prises en studio. Suivant le principe de la Fondation Azzedine Alaïa, qui fait toujours cohabiter images et vêtements originaux, ce jeu de va-et-vient entre les superbes robes et les photographies en noir et blanc d'Elgort est plaisant. Même si ces dernières ne sont, pour les besoins de cet accrochage, que peu représentatives du talent de l'Américain.

q Jusqu'au 20 août, 11h-19h tlj., Fondation Azzedine Alaïa, 18, rue de la Verrerie, 4e, 01 87 44 87 75. (3-10 €).

Elliott Erwitt. Une rétrospective

On connaît le cliché du petit clebs avec son pull et son bonnet se tenant à côté de la paire de bottes reluisantes de sa maîtresse et d'une seconde paire de pattes, celles d'un autre chien, beaucoup plus grand. Parmi les deux cent quinze photographies d'Elliott Erwitt sélectionnées pour l'occasion, on retrouvera aussi le fameux baiser dans le rétroviseur, le saut de l'homme au parapluie devant la tour Eiffel, etc. Mais cette exposition réserve aussi des séries d'images hautes en couleur de l'américain way of life, ou, plus surprenant, des campagnes pour l'Office de tourisme français qui côtoient des photos de tournage de films avec Marilyn Monroe. Caustiques et tendres mais jamais naïves, les oeuvres d'Erwitt sont d'un naturel sidérant, à l'exemple du soldat noir tirant la langue au photographe ou du gamin de Pittsburgh posant son revolver en plastique sur sa tempe. L'une des expositions les plus réjouissantes du moment.

Jusqu'au 15 août, 10h30-18h30 (tlj.), 10h30-22h (mer.), Fondation Dina-Vierny musée Maillol, 61, rue de Grenelle, 7e, 01 42 22 59 58. (12,50-16,50 €).

Henri Cartier-Bresson L'autre couronnement

Le 12 mai 1937, le couronnement de George VI se déroula en plusieurs étapes : serment, communion, onction, investiture, couronnement, intronisation, puis hommage des pairs. Comme pour Charles III, la foule et le gratin de la presse internationale étaient là, dont le jeune photographe Henri Cartier-Bresson, envoyé par le journal communiste *Ce soir*. Il décide de tourner son objectif vers le peuple, le spectacle populaire, les visages qui observent, les marchands ambulants qui essaient de voir quelque chose avec des miroirs ou des périscopes de drôles de boîtes, au superbe graphisme, dont un exemplaire figure dans l'exposition. Certains clichés de cette fameuse séquence sont très connus et d'autres sont à découvrir. Un plaisir !

Jusqu'au 3 sept., 11h-19h (sf lun.), Fondation Henri-Cartier-Bresson, Le Tube, 79, rue des Archives, 3e, 01 40 61 50 50. (6-10 €).

Keiji Uematsu Looking back on the past from the future

Artiste conceptuel, Keiji Uematsu use de la photo, du dessin, de la performance pour tenter de rendre visibles les forces invisibles de la pesanteur, l'idée du cosmos. Que voit-on sur les images d'Uematsu ? Trois cailloux et l'ombre des mains qui tentent de les tenir, un homme qui agite une corde accrochée à un tronc d'arbre ou encore une série d'images avec une pierre flottant au-dessus de différentes villes. Faire une image n'est pas l'objectif premier de Keiji Uematsu, mais un moyen de « créer un espace cosmique où le visiteur peut percevoir la spiritualité de l'artiste au-delà du temps, fusionner avec l'oeuvre et la ressentir au travers de son corps. » À vous de voir.

Jusqu'au 29 juil., 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Baudoin-Lebon, 21, rue Chapon, 3e, 01 42 72 09 10. Entrée libre.

Paul Cupido Séléné

La galerie Leica déménage dans la chic rue Boissy-d'Anglas. Pour l'inauguration du lieu, Paul Cupido dévoile sa série « *Séléné* » (déesse grecque de la Lune), résultat d'une résidence passée dans le domaine viticole de Château Palmer. De vigne, cuve ou bouteille, on ne voit goutte. C'est plutôt une ambiance poétique de clair de lune qui baigne les compositions de plantes (souci, sauge, bourrache, coquelicot...). Parfois se glisse dans le cadre une silhouette de jeune femme. La délicatesse et la pureté du cadrage et des tirages rappellent une esthétique japonisante ; beau et raffiné !

q Jusqu'au 24 juin, 10h-19h (sf dim.), Leica Gallery Paris, 26, rue Boissy d'Anglas, 8e, 01 77 72 20 70. Entrée libre.

Prix Camera Clara. Œuvres du lauréat Baptiste Rabichon

Allongé sur son lit, yeux rivés au plafond, Baptiste Rabichon rêve. Le drôle de paysage qui s'offre ainsi à lui le fascine et lui rappelle le spleen des années d'adolescence où les heures défilaient en rêveries sans but... Dès lors, il dirige sa chambre photographique vers les plafonds des maisons familiales où il vécut enfant, comme dans sa propre chambre. Après la prise de vue, il conserve l'image à l'envers, telle qu'elle s'offre dans le miroir de l'appareil. Ainsi, dans la série « Mother's Room », le plafond devient le sol et le haut d'une fenêtre apparaît comme un bas. Le protocole de Baptiste Rabichon retrouve, dans sa plus évidente simplicité, le geste photographique. Une série qui lui vaut le prix Camera Clara récompensant des artistes travaillant à la chambre photographique.

q Jusqu'au 30 juin, 16h-18h (ven.), Frank Horvat Studio, 5, rue de l'Ancienne-Mairie, 92 Boulogne-Billancourt, studiofrankhorvat.com. Entrée libre sur rendez-vous uniquement.

Seydou Keïta

Ils sont là, grandeur nature sur les photos : le garçon sur sa vespa, l'homme en costume et au casque colonial, la belle qui prend la pose devant un pagne tendu. Tous ces Bamakois ont été photographiés dans la cour de la maison du célèbre Malien Seydou Keïta où il installa son studio dès 1948. À l'époque, que l'on habite Bamako, Dakar, Paris, Saint-Malo ou Buenos Aires, on se faisait tirer le portrait chez un professionnel. Seydou Keïta, ébéniste passionné par la photographie, a su cultiver un art de la pose qui a fait sa renommée. Ses beaux portraits, pris jusque dans les années 60, ornaient alors les salons maliens. Aujourd'hui tirés dans des formats démesurément grands, ils changent de statut pour entrer dans le cercle des œuvres d'art contemporaines...

Jusqu'au 15 juil., 11h-19h (sf dim.), galerie Nathalie Obadia, 3, rue du Cloître-Saint-Merri, 4e, 01 42 74 67 68. Entrée libre.

Civilisations

Borderline. Les funambules du langage

Désormais installé à Bruxelles, Arthur Borgnis, réalisateur et galeriste, revient à Paris à l'invitation de Maurice Renoma, pour montrer des pépites d'art brut. L'ensemble se compose d'œuvres de la fin du XIXe siècle à nos jours, de quarante artistes issus de seize pays, illustrant la magique alchimie née de l'alliance entre le dessin et le langage. Les néophytes en matière d'art brut pourront découvrir des classiques tels que Carlo Zinelli, Émile Josome Hodinos, Janko Domsic. Les autres trouveront de quoi apaiser leur soif de curiosité avec de nombreuses découvertes contemporaines de poids. Deux créations sont particulièrement marquantes : la première est un spectaculaire dessin à l'encre sur papier de l'Autrichienne Michaela Polacek ; la seconde, une œuvre hypnotique de la Tchèque Dagmar Havlickova. Mais bien d'autres sont à ne pas manquer !

r Jusqu'au 24 juin, 11h-18h (sf dim., lun.), boutique Renoma, l'Appart, 129 bis, rue de la Pompe, 16e, 01 44 05 38 25. Entrée

libre, rés. sur mauricerenoma.com.

Collection Pierre Boulez

Compositeur et chef d'orchestre de renommée internationale, fondateur de l'Ircam, Pierre Boulez (1925-2016) a noué des liens serrés avec les écrivains et les artistes. Puisque la musique, la peinture et l'écriture incarnaient pour lui l'esprit d'une époque, il s'en approcha au plus près toute sa vie, comme en attestait déjà une exposition hommage à la Philharmonie de Paris en 2015. En témoigne aussi sa collection de tableaux, d'aquarelles, d'estampes et de dessins, exposée ces jours prochains chez Artcurial avant sa dispersion aux enchères, le 7 juin. On pourra y voir des oeuvres de Vieira Da Silva, Tinguely, Giacometti, Klee, Soulages, Bacon et bien d'autres.

À partir du 3 juin, 11h-18h (sam., lun., mar.), 14h-18h (dim.), Artcurial, 7, rond-point-des-Champs-Élysées, 8e, 01 42 99 20 20. Entrée libre.

Édith Laplane. Sexvotos et cætera

La galerie Rachel Hardouin fait la part belle à l'intimité. Ce bel espace lumineux, en haut d'un immeuble de la rue Martel (interphone « *15martelrachel* »), est le cocon idéal pour présenter le travail d'Édith Laplane. Gynécologue à Marseille et plasticienne, elle utilise le fil, la perle, le tissu ou le papier pour évoquer le sexe des femmes, encore aujourd'hui objet de méconnaissance. Tout en finesse, elle représente la souffrance entendue dans son cabinet, les tabous qui entourent la sexualité, des rituels d'un autre âge. L'exposition réunit plusieurs séries réalisées sur une période de vingt années, ainsi qu'un beau livre édité en 2022 chez Arnaud Bizalion. À quoi s'ajoute un programme d'interventions en écho au travail de l'artiste.

q Jusqu'au 3 juin, 14h-19h tlj., galerie Rachel Hardouin 15 curiosity & experiences, 15, rue Martel, 10e, 06 60 22 50 14. Entrée libre.

Les jardins du Grand Paris depuis le XIXe siècle

Campé dans une ancienne gare le long de la ligne du tramway T2 (à dix minutes de la Défense), le musée d'Histoire urbaine et sociale de Suresnes montre l'évolution des jardins de Paris et de sa région depuis le XIXe siècle. Des plans, des tableaux, des objets illustrent la façon dont la capitale entre dans la modernité en se végétalisant, avec les promenades plantées, les cimetières paysagers, les squares, les parcs et les bois. Ils expliquent aussi comment les vignes, les terres maraîchères et, plus tard, les jardins ouvriers permettent de nourrir Paris et sa banlieue. Après avoir évoqué l'avènement bienheureux des cités-jardins, l'exposition témoigne des errements du XXe siècle, notamment la bétonisation propre à l'urbanisme de l'après-guerre. Elle s'achève sur les dernières initiatives en matière d'agriculture urbaine. Un beau tour d'horizon !

Jusqu'au 25 juin, 14h-18h (sf lun., mar.), musée d'Histoire urbaine et sociale de Suresnes, 1, place de la Gare-de-Suresnes-Longchamp, 92 Suresnes, 01 41 18 37 37. (4-6 €).

Médecines d'Asie, l'art de l'équilibre

Pour la première fois en France, une importante exposition est consacrée aux trois grandes pratiques médicales asiatiques millénaires : indienne, chinoise et tibétaine. À travers quatre grands thèmes, illustrés par trois cents oeuvres, le parcours aborde leur histoire, les soins de l'âme et du corps, leurs liens avec l'Occident. Composé de pièces de toute beauté, objets d'art, représentations du corps et de divinité, d'instruments et de remèdes dans lesquels s'invite parfois le surnaturel, le parcours donne à voir et à comprendre les principes de ces traditions aujourd'hui populaires bien au-delà de l'Asie. Une parenthèse de bien-être pour l'esprit et les yeux ! À noter, la journée thématique « *La santé autrement ?* », le 3 juin (10h20-18h, gratuit sur réservation, guimet.fr).

r Jusqu'au 18 sept., 10h-18h (sf mar.), musée national des Arts asiatiques Guimet, 6, place d'Iéna, 16e, 01 56 52 54 33. (8,50-11,50 €).

Norman Foster

Avec Richard Rogers ou Renzo Piano, le Britannique Norman Foster, 87 ans, est l'un des plus importants architectes internationaux de la seconde moitié du XXe siècle. Ses gratte-ciel, ses équipements, ses aéroports, réalisés sur tous les continents, matérialisent le courant high-tech qui a animé une bonne partie des bâtisseurs de sa génération. Le Centre Pompidou lui a laissé les clés du dernier étage pour présenter (sur 2 200 mètres carrés !) une centaine de projets emblématiques, dont l'immeuble HSBC de Hongkong (1985), le Millenium Bridge (2000) et le 30 St Mary Axe, à Londres (2004), le viaduc de Millau (2004). Les dessins comme les projets sont saisissants, les maquettes, magnifiques, la mise en scène, signée par le maître, éblouissante. Dommage, toutefois, que l'ensemble manque d'une mise en perspective critique étayée par des historiens de l'architecture, en regard de nouvelles signatures du XXIe siècle, aux contraintes et aux partis pris différents.

r Jusqu'au 7 août, 11h-21h (sf mar.), 11h-23h (jeu.), Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, 4e, 01 44 78 12 33. (14-17 €).

Paris, capitale de la gastronomie, du Moyen Âge à nos jours

En pleine guerre de Cent Ans, le roi Charles V organise en 1378 un banquet au palais de la Cité en l'honneur de l'empereur romain germanique. Partant de cet événement mémorable, deux chercheurs spécialistes de l'alimentation, emmenés par le journaliste gastronomique François-Régis Gaudry, convient le public à goûter in situ le récit de plus de six siècles d'art culinaire et d'art de la table, à la fois art de vivre et outil diplomatique ! Expérience en 3D, objets d'art, tableaux, documents, photographies, extraits de films, illustrent, cartes de la capitale à l'appui, les quartiers, les lieux phares, les artisans, les produits, les restaurants qui ont marqué l'Histoire. Le menu est complet, riche et savoureux !

r Jusqu'au 16 juil., 9h30-18h tlj., 9h30-20h (sam.), Conciergerie, 2, bd du Palais, 1er, 01 53 40 60 80. (11,50 €).

Songlines. Chant des pistes du désert australien

Premier peuple d'Australie, les Aborigènes vivent sur le continent depuis plus de soixante mille ans. Les aînés, gardiens des récits légendaires, transmettent leur culture aux générations suivantes à travers des chants, des peintures, des cérémonies, liés à un territoire précis. Ce « *chant des pistes* » éclaire la communauté par des savoirs, des règles de vie. « *Songlines* » entraîne

donc le visiteur d'un bout à l'autre du désert sur les traces des Sept Soeurs, l'un des mythes fondateurs de cette civilisation. En découvrant l'histoire de ces femmes poursuivies par un puissant sorcier concupiscent, chacun est invité à plonger dans la vision du monde propre aux Aborigènes. Une immersion sous le dôme, au milieu du parcours, permet d'observer les méandres de cette épopée. On reviendra sur ses pas afin de suivre les étapes de ce cheminement initiatique composé d'éblouissantes peintures, d'installations, de vidéos. Un travail collectif extraordinaire qui réunit deux cents pièces créées par plus de cent artistes aborigènes. Un grand moment.

s Jusqu'au 2 juil., 10h30-19h (sf lun.), 10h30-22h (jeu.), musée du Quai Branly, 37, quai Branly, 7e, 01 56 61 70 00. (9-12 €).

Sur le fil, de Dakar à Paris

La Galerie du 19M, conservatoire des savoir-faire de la maison Chanel, campée en lisière d'Aubervilliers, présente à Paris une exposition dévoilée au début de l'année à Dakar. Mettant en valeur la broderie et le tissage, deux pratiques d'artisanat d'art enracinées au Sénégal, elle réunit une soixantaine d'oeuvres et d'installations conçues par vingt-cinq artistes et artisans originaires de ce pays, mais aussi du Mali, d'Afrique du Sud, de France, en collaboration avec plusieurs manufactures et collectifs. Spectaculaires comme les Totems (2022) en fil de broderie, de Cheikha Sigil, ou plus traditionnelles et audacieuses comme les Baobabs oniriques (2023), de Selly Raby Kane, en patchwork de denim recyclé, elles font toutes voyager ! Une riche programmation y est associée.

q Jusqu'au 30 juil., 11h-18h (mer., jeu., ven.), 11h-19h (sam., dim.), galerie du 19M, 2, place Skanderberg, 19e, le19m.com. Entrée libre.

Trônes

Émanation de la galerie Downtown/Laffanour, pionnière dans la reconnaissance du mobilier d'architecte du XXe siècle, Downtown+ propose une exposition sur le thème du trône, dans un vaste appartement déserté de l'hôtel de Guise, à Saint-Germain-des-Prés. Embrassant la thématique ou s'amusant à s'asseoir dessus, la sélection de sièges réunit des pièces en tout genre des années 50 à nos jours et des illustrations d'intérieur signées par l'artiste contemporain new-yorkais Tim Wilson. Un exercice de style éclectique alignant des assises s'ignées des designers contemporains Gaetano Pesce, Ron Arad, Joe Colombo, ainsi que d'autres. À découvrir ! Sciences

Du 1er au 3 juin, 11h-20h (jeu., ven.), 11h-16h (sam.), Downtown+, 72, rue de l'Université, 7e, 01 46 33 82 41. Entrée libre.

Sciences

Félins

Qui n'a jamais rêvé d'approcher un félin de très près ? Dès l'entrée de l'expo, voilà le visiteur nez à nez avec une collection de spécimens de cette famille. Naturalisés, ces tigres, lions, panthères, pumas ont l'air plus vrais que nature. On est impressionné. La découverte des trente-huit espèces peut débiter... Aire géographique, caractéristiques physiologiques, mode

de vie, performances : on apprend tout de ces prédateurs plus ou moins féroces, du tigre au chat domestique, grâce à des films, des jeux, des animations interactives accessibles à tous. La dernière partie du parcours, illustrée d'oeuvres d'art de toutes époques et civilisations, souligne l'attirance ininterrompue de l'homme pour ces animaux. Une attraction malheureusement toujours fatale, puisqu'en dépit des réglementations leur chasse et leur capture pour domestication ne sont pas arrêtées. Une expédition captivante !

s Jusqu'au 7 jan. 2024, 10h-18h (sf mar.), Muséum national d'histoire naturelle, Jardin des Plantes, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 5e, 01 40 79 56 01. (10-13 €).

Urgence climatique

Hausse des températures, augmentation du nombre et de la puissance des mégafeux et des cyclones... Le constat du dérèglement climatique est un fait, sans appel. Prenant acte du phénomène, la Cité des sciences et de l'industrie a mis en place une nouvelle exposition permanente. Après un bref rappel de l'urgence de la situation, le parcours de la visite s'articule autour de trois verbes : décarboner, anticiper, agir. La scénographie écoconçue permet d'appréhender facilement les données (dispositifs concrets, entretiens filmés et jeux interactifs) en matière d'aménagement des villes, de déplacements, d'alimentation, de consommation, d'activités numériques. Elle propose enfin de visualiser les scénarios possibles selon nos choix individuels et collectifs. Une invitation sobre et efficace à la réflexion et à l'action éclairées. Week-end d'animation spécial les 3 et 4 juin à l'occasion de la 51e Journée mondiale de l'environnement, le 5 juin.

r 10h-18h (sf lun.), 10h-19h (dim.), Cité des sciences et de l'industrie, parc de la Villette, 30, av. Corentin-Cariou, 19e, 01 85 53 99 74. (10-13 €).